Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

10 | 2009

Varia

Le rôle de Max Weber dans l'œuvre de Christian Meier

Hinnerk Bruhns

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/558>

DOI : 10.4000/anabases.558

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 41-59

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Hinnerk Bruhns, « Le rôle de Max Weber dans l'œuvre de Christian Meier », *Anabases* [En ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/558> ; DOI : 10.4000/anabases.558

Le rôle de Max Weber dans l'œuvre de Christian Meier¹

HINNERK BRUHNS

EN HISTOIRE DES SCIENCES, il est tout à fait courant de se demander quel rôle a joué, pour un auteur, un autre qui l'a précédé. En tant que telle, cette question ne prétend pas être originale : elle obéit en l'occurrence au principe de la division du travail scientifique qui régit en général, et il le faut, les colloques et les ouvrages collectifs. Mais ce principe pose deux types de problèmes : d'une part, il impose une perspective étroite et unilatérale ; de l'autre, il ne permet pas forcément de prendre la juste mesure de l'importance, pour la thématique générale, de la problématique abordée ici. Afin d'éviter ces écueils, je me propose de diviser en trois la question qui m'a été posée sur le rôle de Max Weber pour l'œuvre de Christian Meier :

– Quelle fut l'importance, selon Christian Meier, de Max Weber pour les études d'histoire ancienne ?

– En quoi Max Weber a-t-il été important, selon Christian Meier, pour lui-même en tant qu'historien et savant ?

– Que peut-on en conclure sur le rôle joué par la confrontation avec Max Weber dans les travaux que Christian Meier a réalisés pendant les quarante dernières années ?

Dans l'introduction d'un recueil récemment publié d'anciens essais de Christian Meier, ce dernier explique ne connaître personne, pas même lui, susceptible de trouver un intérêt historique ou biographique à ses premières idées et hypothèses, ni, a fortiori,

¹ Publication originale dans M. BERNETT, W. NIPPEL et A. WINTERLING (sous la direction de), *Christian Meier zur Diskussion. Autorenkolloquium am Zentrum für Interdisziplinäre Forschung der Universität Bielefeld*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2008, p. 241-257. Traduction française par Aurélien Berlan. Je remercie le Franz Steiner Verlag pour l'aimable autorisation de reproduire ce texte ici en traduction française.

trouver intéressant d'en faire l'histoire². Il ne s'agit pas ici d'écrire cette histoire, mais d'essayer de retracer et de reconstruire le rapport que Christian Meier a entretenu depuis les années soixante avec l'œuvre de Max Weber, en prenant pour fil rouge l'intérêt de connaissance qui est au cœur de la plupart des ouvrages de Meier : déterminer la spécificité de l'Antiquité dans sa signification pour l'histoire européenne.

Quelle fut l'importance, selon Christian Meier, de Max Weber pour les études d'histoire ancienne?

À la première question, celle du rôle joué selon Christian Meier par Max Weber pour la science historique de l'Antiquité, on peut répondre facilement et rapidement, car il l'a lui-même fait très clairement à diverses reprises, notamment dans un petit article très dense qu'il a écrit en 1988 sur "Max Weber et l'Antiquité". Meier qui, pour reprendre à son propos une formule ironique de Weber, est «selon l'intitulé de son arrêté de nomination³» historien de l'Antiquité, y déclare que le juriste, l'économiste et le sociologue Max Weber était, «accessoirement, sans aucun doute l'un des plus importants historiens de l'Antiquité⁴». Dans trois textes importants, "Agrarverhältnisse im Altertum⁵", "La ville" et "Les causes sociales du déclin de la civilisation antique", Weber a pour ainsi dire emprunté des voies inexplorées par la recherche classique en histoire ancienne, et ce sur la base de «questions, d'intérêts et d'ambitions très particuliers» (p. 13, cf. aussi p. 24). Meier met alors en avant quatre aspects de ces travaux :

- le questionnement wébérien sur la spécificité de la civilisation antique (que Christian Meier reformule aussi en une interrogation sur la particularité des Grecs) ;
- l'effort de Weber pour saisir l'orientation particulièrement «séculière» de la civilisation antique ; en cela, Max Weber aurait «pour la première fois posé correctement une des questions les plus importantes soulevées par l'histoire ancienne, voire même par

² C. MEIER, *Das Verschwinden der Gegenwart. Über Geschichte und Politik*, Munich, 2004, p. 27.

³ «Si, au bout du compte, je suis *moi-même* devenu maintenant sociologue (selon l'intitulé de mon arrêté de nomination), c'est essentiellement pour mettre un terme à la pratique qui hante encore les lieux et consiste à travailler avec des concepts de collectifs (*Kollektivbegriffe*)». Max Weber, lettre à Robert Liefmann du 9 Mars 1920, DZA II, Rep. 92, n° 30, Bd. 8, cité d'après H.H. BRUUN, *Science, Values and Politics in Max Weber's Methodology*, Kopenhagen, 1972, p. 38 [traduction française par J.-P. Grossein dans la *Revue française de sociologie*, 46-4 (2005), p. 924].

⁴ C. MEIER, "Max Weber und die Antike", in C. GNEUSS, J. KOCKA (éd.), *Max Weber. Ein Symposium*, Munich, 1988, p. 11-24, citation p. 11.

⁵ Traduction française : M. WEBER, *Économie et société dans l'Antiquité*. Précédé de : *Les causes sociales du déclin de la civilisation antique*. Introduction de H. BRUHNS, Paris, Éditions La Découverte, 1998.

l'histoire universelle, et montrée la seule voie par laquelle on peut y répondre de manière scientifiquement correcte» (p. 16) ;

– l'attention particulière portée par Max Weber à la ville antique, notamment au phénomène de la « fraternisation », qui constituait à ses yeux la base fondamentale de la ville occidentale (p. 16), ainsi qu'à un autre aspect décisif : le fait que la ville antique était une corporation de guerriers (p. 19) ; c'est ici que se trouve, selon Christian Meier, « le cœur d'une théorie générale de la société antique » ; ce n'est certes encore qu'une esquisse, mais elle constitue « jusqu'à présent la seule tentative sérieuse pour relier les différents aspects de cette société et les comprendre à partir de ce qui pourrait en constituer le cœur » – la question restant ouverte de savoir dans quelle mesure Weber avait vu juste (p. 20 et suiv.) ;

– si Weber a apporté une contribution si importante à la connaissance de l'Antiquité, c'est parce qu'il a exploré de manière conséquente la spécificité de la société antique, en analysant les facteurs principaux qui en déterminaient l'évolution et les liens que ceux-ci entretenaient entre eux. À cette fin, il emploie la méthode idéaltypique et « recourt énergiquement à la comparaison explicite » (p. 23).

C'est dans une « théorie de la société antique » (p. 24) qui n'existe nulle part ailleurs que réside, selon Christian Meier, l'importance particulière de Max Weber pour l'histoire de l'Antiquité. Rappelons que Meier écrit cela plus de vingt ans après l'article d'Alfred Heuß sur l'importance de Weber pour l'histoire de l'Antiquité gréco-latine. Bien des choses y étaient alors évaluées différemment. Heuß insistait beaucoup plus sur la dimension économique de la vision webérienne de l'Antiquité, et il ne le faisait pas seulement en pensant à l'analyse du capitalisme agraire antique dans les travaux que Weber a réalisés à partir de son « Histoire agraire romaine », mais aussi en référence au concept de « fraternisation⁶ ». Alfred Heuß s'intéressait aussi plus à ce qu'il appelait les jugements « divinatoires » de Weber : ceux qui anticipaient sur de nombreuses connaissances que les historiens de l'Antiquité ont ensuite établies, la plupart du temps sans même se rendre compte que Weber les avait précédés. Mais pour l'essentiel, Heuß en arrive au même jugement que Christian Meier vingt ans après : il faut s'inspirer de

⁶ « Contrairement à ce qui s'est passé au Moyen Âge, la *polis* basée sur les lignages et ensuite la cité des *politai* (Politenstadt) ne reposaient pas sur la "fraternisation" entre des individus défendant avant tout des intérêts économiques, et la remarque de Weber selon laquelle la ville antique fut constamment dominée par des intérêts de consommateurs (WG, p. 583), et même peut-être de plus en plus au fil du temps, comme Weber le dit sans doute en référence aux fardeaux liturgiques imposés à la richesse justement dans le cas de la ville qui, ensuite, perdit largement son caractère politique – cette remarque n'entre finalement pas en contradiction avec la détermination de la structure fondamentale et originelle de la ville antique. » A. HEUSS, « Max Webers Bedeutung für die Geschichte des griechisch-römischen Altertums », *Historische Zeitschrift* 201 (1965), p. 529-556, p. 545. Évidemment, Weber ne dit pas cela ; sa thèse suivant laquelle la politique économique urbaine fut essentiellement déterminée par les citoyens comme consommateurs (et non comme producteurs) se rapporte exclusivement à la *polis* autonome.

Weber, sans pour autant suivre exactement ses pas. Quand on saisit la portée historique des jugements de Weber, comme par exemple celle de son constat relatif à « l'intégration limitée du plat pays par la civilisation de part en part urbaine », on tombe « assez facilement sur les problèmes structurels de la civilisation antique » (p. 556).

Entre les moments où ont été publiés les articles consacrés à Weber par Heuß et Meier, il y eut les travaux de Moses Finley sur l'économie antique, ainsi que sa conférence sur « Max Weber et la Cité-État (*Polis*) grecque⁷ » que Wilfried Nippel a lue et commentée lors du congrès international des historiens à Stuttgart en 1985 (dont le thème principal fut « Max Weber, l'historien »). Je ne retiens ici qu'un aspect de cet essai : Finley cherchait à reconstruire la vision wébérienne de la *polis* en partant de sa typologie de la domination et de sa sociologie du droit. Il en vint à la conclusion que « la conception wébérienne de la *polis* comme organisme politique s'était tellement éloignée de la réalité qu'elle ne pouvait plus avoir d'utilité pour quelque débat scientifique que ce soit ». Le schème d'explication wébérien « présente tout simplement des défauts trop accablants. Rejeter la *polis* grecque en général et Athènes en particulier comme irrationnelles ne fait pas avancer la connaissance ». Le qualificatif « irrationnel » fait ici référence à la définition par la domination charismatique que Weber, selon Finley, aurait proposée de la démocratie athénienne⁸. Un schème d'explication qui exclut la *polis* ne peut pas prétendre à la validité universelle (p. 100). Ce n'est pas le lieu pour m'étendre sur le fait que Finley a, à bien des égards, très mal compris la méthode et les concepts de Weber⁹. Je voudrais seulement faire une conjecture : à côté de l'intérêt croissant, dans les années 1980, des historiens – et également de certains historiens de l'Antiquité – pour Max Weber en général et pour l'historien Weber en particulier, l'interprétation de Weber par Finley a pu être *un* motif important expliquant que Christian Meier soit à cette époque intervenu avec énergie dans les débats sur Weber et l'Antiquité. C'est bien sûr une reconstruction *a posteriori*, car ce qui irritait Meier chez Finley, ce n'était pas en premier lieu son interprétation de Weber, mais sa vision de la *polis* et de la politique antique¹⁰. Mais Finley passait alors, parmi les historiens de l'Antiquité, pour l'antiquisant wébérien par excellence. À partir de ce point de vue qui n'est peut-être pas tout à fait illégitime, il semble logique que Christian Meier ait dirigé deux ans plus tard, en 1990, à l'occasion du congrès des historiens allemands à Bochum, une section consacrée à Max Weber dont la problématique était « L'appartenance à la ville dans l'Antiquité et au Moyen Âge – les positions de Max Weber, et comment les

⁷ M.I. FINLEY, « Max Weber und der griechische Stadtstaat », in J. KOCKA (éd.), *Max Weber, der Historiker*, Göttingen, 1986, p. 90-106.

⁸ *Ibid.*, p. 96 et 104. Weber aurait bien sûr fermement rejeté cette présentation.

⁹ À ce propos : H. BRUHNS, W. NIPPEL, « Max Weber, M. I. Finley et le concept de la cité antique », *Opus* 6-8 (1987-1989-1991), p. 27-50.

¹⁰ C. MEIER, « Compte rendu de Moses I. Finley, *Politics in the Ancient World*, 1983 », *Gnomon* 58 (1986), p. 495-510.

dépasser». Je reviendrai plus bas sur le rôle central du thème de la ville dans la lecture que Meier a faite de Weber.

« Ego-histoire » : sur l'importance de Max Weber pour Christian Meier en tant qu'historien et savant

On ne trouvera à ma connaissance presque rien, dans les rares écrits de Christian Meier que l'on pourrait subsumer sous le genre « ego-histoire¹¹ », sur le rôle de Max Weber pour ses propres recherches. Meier entame certes son retour critique sur lui-même intitulé « Retrouvailles vingt ans après : *Res Publica Amissa*¹² », par la célèbre citation de Weber : « Être dépassé d'un point de vue scientifique n'est pas seulement notre destin à tous, c'est aussi notre but à tous. » Mais rien dans ce texte ne laisse affleurer la question de savoir si la sociologie de Weber n'aurait pas pu être utile pour analyser la crise à laquelle la République romaine a finalement succombé.

Dans l'« Introduction » de la nouvelle édition de *Res Publica Amissa* en 1980, il n'y a pas non plus la moindre référence à Weber, qu'elle soit directe ou indirecte¹³. Pourtant, on aurait pu s'y attendre. Car, dans la critique rétrospective qu'il fait de la manière dont il avait à l'époque rédigé l'ouvrage, soulignant qu'il l'avait fait d'une part sans avoir vraiment de théorie en tête¹⁴ et d'autre part en s'inspirant trop de manuels de droit constitutionnel, et en particulier de Carl Schmitt, Christian Meier évoque les problèmes qu'il a rencontrés et la démarche qu'il a choisie d'une manière qui correspond très précisément aux problèmes de méthode des sciences sociales (l'histoire étant incluse) tels que Weber les a discutés, en mettant l'accent sur les questions soulevées par l'élaboration des concepts, dans « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociale » (1904) ou dans « Agrarverhältnisse im Altertum » (troisième version en 1909). Pour ces questions de méthode, il aurait pu s'appuyer sur ces textes qui font autorité. On pourrait aussi se demander s'il n'eût pas été utile d'introduire ici les concepts de la sociologie weberienne de la domination, par exemple pour répondre à la question, posée par Meier lui-même, de savoir « si l'on décrit correctement la manière

¹¹ Cf. P. NORA (éd.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987.

¹² *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 1^{er} septembre 1987 (n° 208), p.36 : « Christian Meier über Christian Meier. Wiederbegegnung nach zwanzig Jahren: 'Res Publica Amissa' » [Réimprimé sous le titre : « Krise ohne Alternative », in H. RITTER (éd.), *Werkbesichtigung Geisteswissenschaften*, Frankfurt am Main, p. 146-153].

¹³ C. MEIER, *Res Publica Amissa. Eine Studie zu Verfassung und Geschichte der späten Republik*. Neuausgabe mit Vorwort, Frankfurt am Main, 1997, p.XXVII et suiv.

¹⁴ Meier évoque la manière dont il s'est « battu, en étant relativement dépourvu d'outils théoriques, avec un matériau immense et désordonné » (*ibid.*, p.XVI), il affirme n'avoir suivi aucune théorie (*ibid.*, p.XX) et n'avoir pas été conscient de devoir délimiter son cadre théorique comme un tout (*ibid.*, p.XXXI et suiv.).

dont le peuple romain se soumettait à la noblesse qui le dirigeait en disant qu'il le faisait de "bonne volonté" ou qu'il "se confiait à elle" » (p. XXVII et suiv.).

Un autre texte pouvant être présenté sous le genre "Christian Meier par lui-même" (c'était le titre de l'article de 1987 publié dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*) ne contient pas davantage de référence directe à Weber. Il s'agit de la contribution de Christian Meier à l'ouvrage¹⁵ publié en 1983 par la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (DFG), dans lequel « environ quatre-vingts scientifiques allemands du "plus haut niveau" devaient évoquer leur propre parcours de chercheurs¹⁶ ». Le constat rétrospectif de Christian Meier, qui déclare « ne pas s'être suffisamment inspiré », dans son travail sur *Res Publica Amissa*, « des sciences politiques, de la sociologie et [...] de l'anthropologie moderne¹⁷ », pouvait, dans sa généralité, aussi inclure Weber. La manière dont Meier décrit alors, en référence à sa collaboration stimulante à des entreprises collectives comme *Poetik und Hermeneutik*, *Geschichtliche Grundbegriffe* et *Theorie der Geschichte*, l'élargissement si puissant de l'horizon de ses recherches sur la démocratie grecque, sur le politique chez les Grecs et ensuite sur le caractère si particulier du monde antique, élargissement qui implique nécessairement un comparatisme véritable, c'est-à-dire capable de prendre en compte les corrélations entre phénomènes issus d'autres civilisations et d'autres époques¹⁸, fait bien sûr penser à Max Weber. Mais ce dernier n'est pas nommé.

Quelques années plus tard, toutefois, dans son discours commémorant le centenaire du séminaire d'histoire ancienne de Heidelberg – publié en 1989 sous un titre presque identique à celui de sa contribution au recueil édité par la DFG : "Nouveaux défis et nouvelles opportunités pour l'histoire ancienne" – Max Weber est présenté aux historiens de Heidelberg comme un modèle pour ceux qui cherchent à comprendre le rôle particulier de l'Antiquité dans la préhistoire de l'Europe moderne qui est de s'être écarté brusquement de la règle générale qui voulait que la civilisation s'élabore toujours autour de la figure centrale d'un monarque¹⁹.

¹⁵ C. MEIER, "Vor neuen Herausforderungen und Möglichkeiten althistorischer Forschung", in C. SCHNEIDER (éd.), *Forschung in der Bundesrepublik Deutschland. Beispiele, Kritik, Vorschläge*. Im Auftrag der Deutschen Forschungsgemeinschaft, Weinheim, 1983, p. 39-47.

¹⁶ Lettre de Christian Meier à l'auteur du 18 mai 1982.

¹⁷ MEIER, « Herausforderungen », p. 40.

¹⁸ *Ibid.*, p. 43.

¹⁹ C. MEIER, "Neue Herausforderungen und Chancen der Alten Geschichte", in G. ALFÖLDY (éd.), *Vom frühen Griechentum bis zur römischen Kaiserzeit*, Stuttgart, 1989, p. 91-108, p. 95. [Réédité in W. NIPPEL (éd.), *Über das Studium der Alten Geschichte*, Munich 1993, p. 384-403]. Sur l'importance de Weber pour le parcours personnel de Meier, on ne trouve ici qu'une indication indirecte mais instructive : « Par ailleurs, il [Weber] a joué un grand rôle dans la réflexion de Hans Schaefer » (*ibid.*). Hans Schaefer (1906-1961) avait été le directeur de thèse de Christian Meier.

Bien sûr, on pourrait se référer à d'autres types de témoignages. Si l'on cherche suffisamment longtemps dans ses textes publiés, on trouvera bien telle ou telle indication intéressante sur le rapport de Christian Meier à Weber, même dans l'esprit d'une histoire traditionnelle des relations et des influences intellectuelles. Mais ce n'est pas cette voie laborieuse que je veux emprunter. Je préfère choisir une source indirecte plus facilement accessible, en prenant ainsi consciemment le risque que Christian Meier lui-même désavoue cette source comme irrecevable. Il s'agit du discours qu'il a prononcé en l'honneur d'Alfred Heuß lorsque celui-ci a reçu, en 1983, comme premier lauréat, le prix du *Historisches Kolleg* à Munich. Voici ce qu'il y déclare :

« Mais qu'est-ce que [...] l'histoire universelle ? Et comment doit-on l'écrire ? En se confrontant à Max Weber et Arnold Gehlen, Heuß cherche à mettre au point les présupposés théoriques et les outils méthodologiques pour aborder ce vaste champ de la science historique. » Heuß évoque alors Weber comme l'auteur qui a été le plus important pour lui pendant ses études. « C'est le Weber qui s'occupe des choses mêmes, et non le Weber néokantien, contre lequel Heuß a de fortes réserves. » Meier cite Heuß qui disait que Weber cultivait « une manière géniale d'aborder l'histoire » et s'inscrivait dans une « science comparatiste de l'histoire », « un idéal qui est aujourd'hui souvent avancé, mais qui semble difficilement réalisable dans l'état actuel des connaissances de l'historien ». À cela s'ajoute, selon Meier, « la haute exigence de rationalité revendiquée par Weber, pour qui la considération historique devait partir de l'action et des phénomènes particuliers, localisés dans le temps et l'espace, et refuser toutes les substantialisations du genre de "l'esprit du peuple" ou de "l'âme d'une culture" ». Meier résume : « L'impulsion webérienne impliquait donc en tout cas une exigence extraordinaire et en même temps, pour cette raison, un fossé entre cette exigence et les possibilités offertes par la science historique de ce temps (comme par celle d'aujourd'hui). Un défi, peut-être même une épreuve extrême, toujours renouvelée²⁰. »

Cette dernière phrase ne visait certainement pas le seul Alfred Heuß ; au fond, elle témoignait alors, et continue de le faire, des difficultés auxquelles s'exposent les historiens qui se plongent vraiment dans Max Weber, ainsi que de la fascination que ce dernier exerce – c'est du moins de cette manière que je comprends le propos de Christian Meier. Comment ce défi posé par Weber se reflète concrètement dans les travaux historiques et théoriques que Meier a réalisés pendant les quarante dernières années, voilà ce que je vais maintenant essayer d'esquisser à l'aide de quelques exemples.

²⁰ C. MEIER, "Laudatio auf den Preisträger", in *Erste Verleihung des Preises des Historischen Kollegs*, édité par la Stiftung Historisches Kolleg, Munich 1984, p. 18-27, p. 20 et suiv. [réédité dans la *Historische Zeitschrift* 239 (1984), p. 1-10].

Sur le rôle joué par la confrontation avec Max Weber pour les travaux de Christian Meier sur l'histoire et la théorie de l'histoire

De quelle manière et dans quelle mesure la confrontation avec Max Weber a-t-elle influencé l'œuvre de Christian Meier, ou lui a-t-elle imprimé une orientation et une structure déterminées? À quel point ses travaux sont-ils par exemple imprégnés de la conceptualité weberienne?

Il faut tout d'abord distinguer les travaux des années soixante et soixante-dix de ceux qui les ont suivis. Dans les grandes enquêtes sur l'histoire romaine, de *Res Publica Amissa* (1966) à la biographie de César (1982), comme dans celles sur l'histoire grecque, de *La naissance du concept de « démocratie »* (1970) jusqu'à *La naissance du politique chez les Grecs* (1980), comme dans les nombreuses contributions de Meier sur la théorie et la méthode de l'histoire publiées dans les années soixante-dix, Max Weber est, d'une façon ou d'une autre, partout présent. Mais cette présence ne prend nulle part le caractère d'une intense confrontation. Présent de quelque manière que ce soit ne signifie bien sûr pas : « présent de manière arbitraire ». C'est en général, comme le disait Meier à propos d'Alfred Heuß, le Weber qui « s'occupe des choses mêmes ».

Dans l'analyse de la politique romaine par exemple, Weber est cité à propos du caractère particulier du régime nobiliaire de Venise, de la différence entre convention et coutume, ainsi que du rapport entre administration et bureaucratisation. Toutefois, Meier ne recourt aux concepts de la sociologie weberienne de la domination et à sa distinction des types de légitimité, ni pour déterminer les fondements de légitimité du régime sénatorial et de la noblesse, ni pour définir ceux de la domination de César. Certes, rien ne l'y obligeait, d'autant plus que Christian Meier emploie souvent de manière tout à fait consciente, à côté ou à la place des méthodes analytiques, des moyens d'exposition narratifs. Mais cela n'en reste pas moins frappant, d'autant plus que dans ses réflexions sur la « difficulté de raconter une vie²¹ » (1979), Weber est mentionné comme la seule grande exception à la règle voulant que l'historien de l'Antiquité, contrairement à celui des Temps modernes, ne puisse en général pas recourir aux théories issues d'autres sciences²². Pourtant, l'utilité de la sociologie de la domination aurait facilement pu être démontrée à propos de la domination de César. Car ce n'est pas comme si Meier n'avait pas eu la systématique weberienne toute prête à sa disposition. En d'autres occasions, par exemple dans sa recension de deux ouvrages de Victor

²¹ C. MEIER, "Vor der Schwierigkeit, ein Leben zu erzählen. Zum Projekt einer Caesar-Biographie", in J. KOCKA, T. NIPPERDEY (éd.), *Theorie und Erzählung in der Geschichte*. Munich 1979, p. 229-258.

²² MEIER, "Schwierigkeit" (*ibid.*), p. 232.

Ehrenberg, Meier argumente de manière tout à fait minutieuse avec des éléments de la sociologie webérienne de la domination et de sa théorie des types de légitimité²³.

La question est donc plutôt : quand Weber et son appareil conceptuel sont-ils explicitement employés, et quand ne le sont-ils pas ? Deux autres questions s'ensuivent :

Une application plus conséquente des concepts webériens aurait-elle permis à l'historien Meier d'affûter ou d'affiner son analyse de la grammaire politique de la République romaine – et d'aller plus loin que ce qu'il a pu faire par ses propres moyens d'analyse et d'exposition ? Peut-être l'arsenal conceptuel extraordinairement différencié et la systématique de la sociologie webérienne de la domination auraient-ils pu être parfois utiles²⁴. Même l'idéaltype, cet outil qui fait l'objet de tant d'éloges par Meier, n'est pas employé dans les travaux sur Rome. À l'occasion de la nouvelle édition de *Res Publica Amissa* en 1980, Christian Meier pose certes la question du *type* de la « crise sans alternative », mais sans faire le pas qui conduit à une typologie, ni celui qui aboutit à construire un idéaltype permettant de comparer des constellations et des processus différents de « crise sans alternative²⁵ ». Ce concept qu'il a lui-même forgé, Christian Meier l'a certes parfois appliqué aussi à la Grèce archaïque. Et bien des aspects de l'analyse et de l'exposition historique de la crise de la République romaine par Meier tendent vers la construction d'un idéaltype au sens de Weber. Pourtant, le pas méthodologique qui y mène n'est en général pas fait. On peut en dire de même des travaux ultérieurs de Meier sur l'identité citoyenne grecque et la spécificité de la *polis* grecque. Je reviendrai en conclusion sur cet aspect de la pensée de Meier, et sur les conséquences qui en découlent. Il y a toutefois une exception : la comparaison idéaltypique que fait Meier entre les modes de fraternisation (*Verbrüderungsakte*) en Grèce et à Rome (cf. *infra*).

La deuxième question concerne ce qui pouvait, dans ces années soixante-dix qui ont été si imprégnées de théorie, faire tellement obstacle à un recours plus intensif à Weber. Si l'on fait abstraction de la situation générale de la réception de Weber par les historiens de cette époque (par rapport à d'autres théories en vogue), je fais l'hypothèse que ce qui a joué un grand rôle, c'est la question de l'essence du politique, ou plutôt la

²³ C. MEIER, "Compte rendu de Victor Ehrenberg, *Polis und Imperium*, 1965, et de son autre livre *Der Staat der Griechen*, 1965", *Gnomon*, 41 (1969), p. 365-379.

²⁴ À ce propos, cf. H. BRUHNS, "Caesar, 'der wahre Gebieter'", in W. NIPPEL (éd.), *Virtuosen der Macht. Herrschaft und Charisma von Perikles bis Mao*, Munich 2000, p. 55-71 et 292-295, ainsi que l'introduction de W. Nippel à cet ouvrage. En revanche, la tentative de C.R. HATSCHER, *Charisma und Res Publica. Max Webers Herrschaftssoziologie und die Römische Republik*, Stuttgart 2000, de remplacer le concept de « crise sans alternative » forgé par Meier par celui de domination charismatique, est un échec complet, dépourvu de toute utilité. Cf. à ce propos le compte rendu du livre de Hatscher par H. Bruhns dans la *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 48 (2000), p. 1108-1110.

²⁵ Sur la manière dont Meier conceptualise la crise, comparée avec d'autres propositions dans l'historiographie allemande, française et anglo-américaine, cf. H. BRUHNS, "Crise de la République romaine ? Quelle crise ?", in S. FRANCHET D'ESPÈREY et al. (éd.), *Fondements et crises du pouvoir*, Bordeaux 2003, p. 365-378.

manière dont certains auteurs comme Dolf Sternberger (pour nommer *pars pro toto* un auteur que Meier avait en grande estime) ou Hannah Arendt ont interprété la position de Weber sur cette question. L'objection centrale de Sternberger contre la sociologie webérienne de la domination était la suivante: ne faisant aucune distinction entre un ordre octroyé d'en haut et un ordre reposant sur une convention ou une entente entre citoyens, Weber méconnaît ce qui fait l'essence du politique dans la tradition européenne depuis Aristote²⁶. «Toute la dimension de la civilité, de la citoyenneté ou de ce qui constitue véritablement, à la lettre, le politique», est exclue, comme le résume Sternberger dans son essai sur «Max Weber et la démocratie» (p.104). L'amalgame fait sans réserve entre le phénomène de la domination et celui du gouvernement, entre la puissance et l'autorité, serait «justement devenu de règle dans les sciences sociales récemment, à cause malheureusement, en particulier, du précédent constitué par le grand Max Weber²⁷». À cette époque, Meier s'inspirait beaucoup de Hannah Arendt et de Dolf Sternberger. Dans quelle mesure cela s'est-il fait au détriment de Max Weber, il est difficile de le dire. Car, contrairement à Sternberger, la «fixation générale de Weber sur la domination (*Herrschaft*)²⁸» ne dérangeait pas Meier, qui déclarait clairement: le «cœur de la constitution» de la République romaine est la «question de savoir qui commande, qui domine (*herrschen*)²⁹»

Dans la seconde moitié des années quatre-vingt, il me semble qu'il y a eu sur ce point un certain revirement, et il est significatif qu'il s'est fait dans la confrontation critique de Meier avec les idées de Carl Schmitt (1988)³⁰. Quand il s'agit de définir «ce qui précisément distingue l'entité politique des autres associations», Meier fait à plusieurs reprises jouer Weber contre Schmitt (p.540, cf. aussi p.542 et p.545). La définition schmittienne du politique constituerait, «en tant qu'elle vise dans sa totalité

²⁶ Cf. également à ce propos K. SCHREINER, «Die mittelalterliche Stadt in Webers Analyse und die Deutung des okzidentalischen Rationalismus», in KOCKA, *Max Weber*, p.127. D. STERNBERGER, «Die versunkene Stadt. Über Hannah Arendts Idee der Politik», *Merkur* 30/10 (oct. 1976), p.935-945. Cf. Surtout D. STERNBERGER, «Max Weber und die Demokratie», in *Ich wünschte ein Bürger zu sein. Neun Versuche über den Staat*, Francfort/Main, 1967, p.93-113.

²⁷ STERNBERGER, «Die versunkene Stadt», p.939.

²⁸ STERNBERGER, «Weber und die Demokratie», p.108.

²⁹ MEIER, *Res Publica Amissa*, p.XXIV. Dans sa leçon inaugurale à Bâle en 1968, publiée sous le titre: «Die Wissenschaft des Historikers und die Verantwortung des Zeitgenossen» (in C. MEIER, *Die Entstehung des Begriffs Demokratie. Vier Prolegomena zu einer historischen Theorie*, Francfort/Main, 1981⁴, p.182-221), Meier avait exigé pour les étudiants en histoire des séminaires sur la «domination» à côté de ceux, par exemple, sur l'histoire de la République romaine, etc.

³⁰ C. MEIER, «Zu Carl Schmitts Begriffsbildung – Das Politische und der Nomos», in H. QUARITSCH (éd.), *Complexio Oppositorum. Über Carl Schmitt*, Berlin, 1988, p.537-566.

un champ politique nouvellement défini, englobant la politique intérieure et extérieure, un pas au-delà de Max Weber» (p. 546).

Dans le sillage de l'intérêt général suscité par Weber depuis les années 1980, ce dernier devient désormais pour Meier, comme on l'a déjà dit, une référence centrale pour de nombreuses questions, tout à fait dans l'esprit de ce défi que nous avons mentionné ci-dessus. Je voudrais me concentrer désormais sur *un* thème, celui de la ville³¹. La confrontation de Meier avec Weber se fait ici sur deux plans :

– sur le premier plan, il s'agit de reprendre *une* thèse centrale de Weber et d'essayer d'en déployer la fécondité : selon Weber, tous les groupements hoplitiques antiques avaient en partage une nette aversion envers le fait d'élargir, en ouvrant les barrières du droit de cité, leur propre communauté politique de citoyens de plein droit, et de la laisser se dissoudre dans le droit de cité unique d'un empire constitué de nombreuses communes particulières³². Ce que voulait Christian Meier avec la section qu'il a dirigée lors du congrès des historiens à Bochum en 1990, c'était repartir de cette thèse pour reprendre l'analyse des structures d'appartenance à la cité dans l'Antiquité – je laisse de côté la comparaison avec le Moyen Âge. En tête du recueil où furent ensuite publiées les contributions faites à ce congrès, Meier a placé une très longue introduction dans laquelle il reprend de manière plus différenciée et enrichit fortement le concept webérien de fraternisation, en procédant à une comparaison idéaltypique entre la Grèce et Rome³³. Les différents types de fraternisation reflètent alors les différences entre les ordres dans lesquels ces processus ont chacun eu lieu, et éclairent les différences de structure d'appartenance et de qualité de citoyenneté liées respectivement à la *polis* et à la *res publica*;

– à côté de cette reprise différenciée des thèses et des arguments de Weber on trouve, sur le second plan, une critique fondamentale de certains éléments soulignés par Weber dans sa présentation idéaltypique de la cité antique. Pour Christian Meier, le défi posé par Weber consiste essentiellement à avoir proposé une *théorie du monde antique* dont la quintessence se trouve dans la théorie de la ville antique – et ceci à la fois au niveau de la structure et des modalités de fonctionnement de la société basée sur la *polis*, et au niveau du rôle exceptionnel, du point de vue de l'histoire universelle, de la formation de la *polis*, comparée au processus pour ainsi dire normal de formation de la civilisation. Mais la relation de Meier à Weber est sur ce point ambivalente, et l'on

³¹ Christian Meier a rappelé durant le colloque de Bielefeld que c'est Theodor Adorno qui l'a confronté, au cours de son habilitation à Francfort en 1963, à la question de la ville selon Weber.

³² C. MEIER, "Einleitung", in *Die okzidentale Stadt nach Max Weber. Zum Problem der Zugehörigkeit in Antike und Mittelalter*, Munich 1994, p.7-33, p.9; M. WEBER, *Gesamtausgabe. Bd. 22: Wirtschaft und Gesellschaft: die Wirtschaft und die gesellschaftlichen Ordnungen und Mächte; Nachlaß. Teilband. 5. Die Stadt*, éd. par W. NIPPEL, Tübingen 1999 (= MWG I, 22-5), p. 292.

³³ Cf. note 30.

sent bien son embarras quand il accorde à Weber le mérite d'avoir livré le « cœur d'une théorie générale de la société antique », tout en ajoutant en même temps que l'on peut se demander à quel point, dans le détail, Weber avait raison³⁴. Meier fera des réserves de ce genre à chaque fois qu'il sera question de la « tentative » de Weber de « relier les différents aspects de cette société et les comprendre à partir de ce qui pourrait en constituer le cœur » (*ibid.*). Certes, Meier ne prend pas le contrepied de tous les jugements de Weber qui ont été mentionnés ci-dessus (en général, il ne contredit pas ceux dans lesquels Weber suit Jakob Burckhardt). Quand la critique devient concrète, elle vise avant tout la tentative de Weber, comme le dit Christian Meier, « d'esquisser un idéal-type de la ville occidentale », c'est-à-dire un idéaltype englobant la cité antique et la ville médiévale, ainsi que celle de « saisir la spécificité de la cité antique³⁵ ». Dans sa propre enquête sur la spécificité politique de l'Antiquité et son rôle particulier dans l'histoire de la civilisation, Meier reprend certes systématiquement un élément de la définition idéaltypique que Weber a proposée de la cité antique : caractériser la *polis* comme une *corporation de guerriers*. Mais il atténue alors de diverses manières la portée de l'idée de Weber. D'une part, il critique son réductionnisme historique :

« Max Weber aurait bien fait, par exemple, de comparer la cité hellénistique et impériale avec la ville médiévale (parce qu'elles étaient plus proches les unes des autres, en sorte qu'il aurait pu ainsi mettre en évidence de plus subtiles différences). Mais ce n'est nullement une objection contre son idée de prendre pour base de l'Antiquité la *polis* archaïque et classique ainsi que la République romaine : il est tombé ainsi sur d'autres différences qui, si l'on veut, étaient plus grossières – ce qui ne remet pas en cause ses résultats de détails³⁶. »

D'autre part, Meier remet en question le concept wébérien de « corporation de guerriers³⁷ » dans un essai sur « Le rôle de la guerre dans l'Athènes classique » (1990)³⁸ : « Max Weber souligne tout particulièrement l'élément militaire dans le monde antique parce qu'il estimait avoir découvert là la différence la plus importante, ferme et évidente, avec la ville médiévale » (p. 559). « Et il voyait dans la propension permanente à la guerre, dans l'incertitude, dans la sollicitation de la force et de la fortune des citoyens antiques

³⁴ MEIER, « Weber und die Antike », p. 20 et suiv.

³⁵ MEIER, « Einleitung », p. 17 ; MEIER, « Weber und die Antike », p. 16.

³⁶ C. MEIER, « Aktueller Bedarf an historischen Vergleichen : Überlegungen aus dem Fach der Alten Geschichte », in H.-G. HAUPT, J. KOCKA (éd.), *Geschichte und Vergleich. Ansätze und Ergebnisse international vergleichender Geschichtsschreibung*, Francfort/Main, 1996, p. 239-270, p. 266. On trouve des formulations similaires dans MEIER, « Einleitung », p. 8.

³⁷ La critique de la caractérisation wébérienne de la ville antique comme corporation de guerriers, et des corps de citoyens antiques comme corporations de guerriers joue un rôle essentiel dans C. MEIER, « Die Griechen und die Andern », in C. MEIER, *Die Welt der Geschichte und die Provinz des Historikers*, Berlin, 1989, p. 34-69, en particulier p. 46-51.

³⁸ C. MEIER, « Die Rolle des Krieges im Klassischen Athen », *Historische Zeitschrift* 251, 1990, p. 555-605.

une cause essentielle expliquant que l'économie antique n'ait pas pu se développer de la même manière que l'économie médiévale» (p. 557). Meier commente alors :

«Cependant, l'ensemble de ses arguments [de Weber], pour autant qu'ils soient convaincants, peuvent être mieux utilisés à propos d'une communauté dont la spécificité n'était point d'être une corporation de guerriers, mais qui, au contraire, se caractérisait simplement par le fait que les citoyens y devaient en même temps être soldats, parce qu'il n'y avait pas d'autres possibilités pour mettre sur pied des forces armées (notamment parce qu'il n'y avait pas de système fiscal)» (p. 559).

Meier concède cependant que Weber avait *explicitement* comparé l'Antiquité avec une autre époque, ce qu'en règle générale les historiens ne faisaient point.

Si je viens de citer Meier si longuement, c'est parce que cette critique est à ma connaissance la confrontation la plus intense qu'il ait jamais eue avec Weber dans ses écrits. En arrière-plan, il y a bien sûr sa propre vision, pour ainsi dire idéaltypique, de la *polis* classique, dans laquelle il accorde aux divers éléments et facteurs un poids très différent que ne le faisait Weber. Mais je ne vais pas entrer plus en détail dans la conception que Meier se fait de la *polis* grecque³⁹.

Passons sur la question de savoir si l'embarras de Meier face à ce qu'il appelle la théorie wébérienne de l'Antiquité est une raison, voire même la raison décisive expliquant que Weber joue un rôle étonnamment si minime dans les derniers travaux de Meier sur la comparaison historique, sur les questions d'histoire universelle et même sur la conception du travail dans l'Antiquité. Ce rôle si minime est surprenant à deux égards : bien sûr compte tenu de l'importance de ces thèmes chez Weber, mais aussi compte tenu du rôle immense, et même unique, que Christian Meier avait attribué à Weber pour sa pratique du comparatisme historique universel.

Je pense que cet embarras face à la caractérisation wébérienne de la ville antique repose pour une part sur une surestimation des objectifs de Weber, et pour une autre part sur une vision de la méthode de comparaison par idéaltypes qui ne correspond pas exactement à la manière dont Weber l'avait conçue et pratiquée. Quelques remarques rapides à ce propos :

– Weber ne cherchait pas à formuler une théorie générale de l'Antiquité ou de la société antique, et je pense que l'on devrait s'intéresser plus en détail à la théorie de l'Antiquité que Weber a expressément formulée comme telle dans ses réflexions "Sur la théorie économique du monde des États antiques". C'est ainsi que s'intitule l'introduction à la troisième version des *Agrarverhältnisse im Altertum* (1909) qui a été entièrement écrite dans le contexte de ses recherches sur les conditions qui ont présidé à l'apparition du capitalisme d'entreprise rationnel moderne⁴⁰, exactement comme

³⁹ C'est l'objet de plusieurs contributions dans le volume "Christian Meier zur Diskussion".

⁴⁰ Cf. à ce propos H. BRUHNS, "Max Weber, économie antique et science économique moderne", in H. BRUHNS, J. ANDREAU (éds.), *Sociologie économique et économie de l'An-*

l'enquête sur *La ville* à laquelle Weber travaille dans les années précédant le début de la Première Guerre mondiale.

– Christian Meier se concentre sur la tentative wébérienne pour conceptualiser par la méthode idéaltypique la spécificité de la ville antique. J'ai déjà résumé en plusieurs points les raisons pour lesquelles il doutait que cette entreprise ait réussi. À ce propos, il me semble nécessaire de préciser un certain nombre de choses.

Weber a bien comparé la ville hellénistique et impériale avec la cité médiévale et souligné la proximité de ces deux types de villes, ce dès les *Agrarverhältnisse im Altertum*⁴¹. Mais s'il l'a fait « en passant », sans entrer dans tous les détails, ce n'est pas pour rien. En construisant les idéaltypes de la ville antique et de la cité médiévale, et en les faisant ensuite fusionner dans l'idéaltype de la ville occidentale, son *but* n'était pas « d'esquisser un idéaltype de la ville occidentale », pas plus qu'élaborer un idéaltype de la ville antique n'était en soi un objectif pour lui. L'idéaltype de la ville antique était un moyen, non une fin. Pour le dire de manière quelque peu brutale, la construction de ces idéaltypes était *entièrement* tributaire de la question de savoir quelles différences structurelles, dans le cas d'un certain type de villes politiquement autonomes et autocéphales, ont conduit à ce que les citadins, à une certaine époque du Moyen Âge, « dans l'*intermezzo* historique de l'autonomie des villes⁴² », développassent des instruments et des formes de conduite économiques rationnels, alors que ce ne fut pas le cas dans le cadre comparable de la *polis antique*, elle aussi autonome et autocéphale. Dans la perspective de *cette* question et de *cette* comparaison, les villes hellénistiques et impériales – bien plus semblables aux villes médiévales à d'autres points de vue, notamment économiques – n'avaient tout simplement aucune importance. Ce n'est pas d'elles qu'il s'agissait. Il s'agissait seulement *d'un* type de ville, celui qui remplissait en même temps les deux conditions suivantes : la ville en question devait être d'une part un groupement régulant l'économie, et d'autre part une commune autonome et autocéphale reposant sur une fraternisation. Si l'on jette un coup d'œil sur le chapitre consacré à la ville chinoise dans *Confucianisme et taoïsme*, la démarche wébérienne devient limpide : les idéaltypes diamétralement opposés de la ville médiévale et de la cité antique fusionnent ici dans le type de la ville occidentale, la commune, à laquelle Weber oppose la ville chinoise qui n'est pas autonome. Et ceci est à nouveau tributaire de l'interrogation relative à l'in-

tiquité : à propos de Max Weber, *Cahiers du Centre de recherches historiques* 34 (2004), p. 31-45. Dans les réponses aux critiques de *L'éthique protestante* qu'il a publiées en 1910 (les "Anticritiques"), Weber a explicitement établi le lien entre ses écrits sur « l'éthique protestante » et les *Agrarverhältnisse im Altertum* (1909).

⁴¹ M. WEBER, *Agrarverhältnisse im Altertum* (1909), in M. WEBER, *Gesammelte Aufsätze zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, Tübingen, 1988, I-288. Sur la similitude entre les deux types de ville, cf. p. 256 et 260 (p. 365 suiv. dans la trad. française).

⁴² M. WEBER, *Stadt*, p. 272 [*La ville*, traduction de P. Fritsch, Paris, Aubier, 1982, p. 190, trad. mod.].

fluence de certaines données structurelles sur le développement de formes d'entreprises rationnelles et de conduites économiques rationnelles.

Au moins sur ce point, de même qu'en ce qui concerne la définition wébérienne de la ville antique comme corporation de guerriers, Meier n'aurait donc pas dû se sentir si embarrassé. Weber n'utilise qu'une seule fois (dans un passage, certes important, de *La ville*) le concept de corporation de guerriers à propos de la ville antique: «En résumé, depuis la création de la discipline hoplitique, la *polis* antique était une *corporation de guerriers*» (p. 283; dans la traduction française, p. 201, trad. modifiée). Juste avant, Weber venait de constater qu'il «était complètement exclu que la ville antique, en tant que groupement militaire, ait eu pour fondement politique une organisation corporative comprenant des citoyens de plein droit, des affranchis et des artisans non-libres». La *polis* que Christian Meier met au centre de ses propres recherches, la *polis* de la démocratie, Weber la définit de manière analogue comme une corporation de citoyens (*Bürgerzunft*): «La démocratie antique était une "corporation de citoyens", et de citoyens *libres*; comme nous le verrons, cela détermina entièrement son comportement politique» (p. 263; dans la traduction française, p. 181, trad. modifiée). On n'aurait aucun mal, il me semble, à intégrer le concept de «corporation de citoyens» aux études que Meier a faites sur l'identité citoyenne antique. En lien avec ce concept, la caractérisation idéaltypique du citoyen antique comme *homo politicus*, par opposition au citadin du Moyen Âge qui prit, du fait de sa situation *politique*⁴³, une voie qui le conduisit à être *homo æconomicus* (p. 275; dans la traduction française, p. 193), concernant avant tout le comportement *économique* du citadin. On oublie trop facilement que la distinction idéaltypique des villes antiques et médiévales, dans le texte inachevé qui a été publié de manière posthume sous le titre *La ville*, est un outil pour répondre à une question portant sur les comportements économiques, sur l'apparition (ou non) de formes d'entreprises économiques rationnelles. Ce n'est pas du tout la même question que celle posée par Christian Meier dans ses travaux sur Athènes: ici, il s'agit justement de la formation du politique, d'une part dans le domaine institutionnel, mais aussi et avant tout dans le domaine pratique des comportements concrets des citoyens, comportements à partir desquels peut être constitué le concept de «l'identité citoyenne» (antique et plus spécialement athénienne). Pour formuler cette question et y répondre en se servant de l'accentuation unilatérale propre à la méthode idéaltypique, le questionnement wébérien sur le comportement économique n'apporte pas grand-chose, et logiquement, Meier fait jouer un rôle subordonné à la dimension économique. Cela pourrait être mis encore plus clairement en évidence en indiquant explicitement, exactement comme le fait Weber, que la situation économique des citoyens antiques n'était que l'un des facteurs qui ont contribué à déterminer la direction prise par la formation de l'identité citoyenne antique.

⁴³ C'est moi qui souligne (HB).

La ville antique de Max Weber et la *polis* grecque de Christian Meier ne se contredisent pas, elles se complètent. Leurs représentations et leurs conceptions répondent à des intérêts de connaissance distincts, mais reposent sur une posture scientifique qui leur est commune. Au fond, nous sommes confrontés ici à des problématiques et à des objets que l'historien ou le sociologue sélectionne et analyse du point de vue de leur signification culturelle. La question de la méthodologie et de sa signification peut parfaitement être illustrée par une citation tirée de l'article où Max Weber discute les positions d'Eduard Meyer :

« C'est seulement en soulevant et en résolvant des problèmes qui se rapportent à des faits (*sachlich*) que de nouvelles sciences sont fondées et que leurs méthodes progressent ; en revanche, les considérations purement épistémologiques ou méthodologiques n'ont encore jamais joué un rôle décisif dans ce processus. Ces sortes d'élucidations ne prennent habituellement de l'importance pour l'entreprise scientifique qu'au moment où, à la suite de déplacements considérables des "points de vue" sous lesquels un matériau devient objet d'étude, on en arrive à penser que les nouveaux "points de vue" impliquent aussi une révision des formes logiques avec lesquelles l'"entreprise" avait jusqu'alors avancé, ce qui aboutit à ce que l'on ne soit plus vraiment sûr de la "nature" de son propre travail. Il est incontestable que l'histoire se trouve actuellement dans cette situation⁴⁴. »

Dans l'usage qu'il fait de Max Weber, Christian Meier n'a consciemment pas cherché à le présenter aux historiens comme un auteur faisant autorité dans les domaines des sciences sociales ou de la méthodologie. Une lecture un tant soit peu plus systématique de Max Weber aurait néanmoins permis d'éviter certains malentendus. En outre, une appréciation parfois inexacte de la méthode et de la problématique weberiennes, ainsi que des concessions indues à l'animosité et à la méconnaissance persistantes dont tant d'historiens de l'Antiquité font preuve à l'égard de Weber ont conduit Christian Meier, dans l'élaboration de sa propre conception de ce qui constituait la particularité de la *polis* grecque et de l'identité citoyenne grecque, notamment athénienne, à renoncer à la concevoir explicitement comme un idéaltype au sens de Weber. Et pourtant, cette conception qui lui tient tant à cœur était bien évidemment, dans son esprit comme dans son exécution, de nature idéaltypique. Il me semble en effet incontestable que l'idée de l'identité citoyenne grecque, telle qu'elle apparaît dans les travaux de Meier, est bien une construction qui a été obtenue « en accentuant *par la pensée* des éléments déterminés de la réalité », et, comme l'ajoute Weber,

⁴⁴ M. WEBER, "Kritische Studien auf dem Gebiet der kulturwissenschaftlichen Logik. I: Zur Auseinandersetzung mit Eduard Meyer" (1906), in *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen, 1988, p. 215-290, p. 217 et suiv. ["Études critiques pour servir à la logique des sciences de la 'culture'. 1 : Éléments pour une discussion des idées d'Eduard Meyer", in *Essais sur la théorie de la science*, traduction française de J. Freund, Paris, Plon/Pocket, 1992, p. 208, trad. modifiée].

« en *accentuant* unilatéralement *un* ou *plusieurs* points de vue et en réunissant une multitude de phénomènes *particuliers* présents de manière diffuse et discrète, qui se retrouvent ici plus, là-bas moins et par endroits pas du tout, que l'on ordonne selon ces points de vue mis unilatéralement en relief pour former un tableau *de pensée* homogène⁴⁵ ».

Remarques conclusives

Avec ces quelques remarques, je n'ai bien sûr absolument pas fait le tour de la question du rôle de Max Weber dans l'œuvre de Christian Meier. La lecture parallèle et croisée de deux auteurs peut aussi avoir des effets imprévus. Sur la base de mes lectures antérieures des deux auteurs, j'avais certaines attentes quand, lors de la préparation de mon exposé, je me suis mis à relire un certain nombre de textes, à les relire sous un autre angle ou à en lire certains pour la première fois. L'absence presque complète du Weber économiste dans les écrits de Meier m'a peu surpris. Celle du savant engagé un peu plus. Mais ce qui m'a vraiment le plus étonné, c'est l'attention relativement réduite que les écrits de Meier, même dans son livre *D'Athènes à Auschwitz. Considérations sur l'état de l'histoire* (2002), ont accordé au comparatisme historique universel de Weber. Rétrospectivement, on peut dire quelque chose de similaire sur la place de Weber dans les enquêtes que Meier a consacrées dans les années soixante-dix à la question du processus historique⁴⁶.

D'un autre point de vue, la fréquence avec laquelle Christian Meier applique et approfondit, dans ses analyses historiques, le concept weberien de savoir nomologique est assez surprenante, parce qu'elle est très inhabituelle comparée à la réception dont Weber fait habituellement l'objet. Il me semble que ce concept complète tout d'abord la thèse de Meier relative à « l'homogénéité du savoir politique⁴⁷ », et finalement la dépasse tout en la conservant. Ce qui distingue, selon Meier, ses propres travaux de

⁴⁵ M. WEBER, "Die 'Objektivität' sozialwissenschaftlicher und sozialpolitischer Erkenntnis" (1904), in *Wissenschaftslehre*, p. 146-214, p. 190 et suiv. ["L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociale", in *Essais sur la théorie de la science*, p. 172, trad. mod.]. Il est significatif que Weber donne cette définition de l'idéaltype en prenant l'exemple de l'idée d'« économie urbaine » au Moyen Âge. Ce concept construit « génétiquement » n'est « *pas* forgé comme une *moyenne* des principes économiques qui ont effectivement existé dans la totalité des villes examinées », mais comme un idéaltype.

⁴⁶ C. MEIER, "Fragen und Thesen zu einer Theorie historischer Prozesse", in K.-G. FABER, C. MEIER (éd.), *Historische Prozesse*, Munich, 1978, p. 11-66. Voir aussi les deux autres contributions de Meier dans le même recueil. Sur l'analyse weberienne du déclin de la civilisation antique comme processus historique, cf. H. ALBERT, "Methodologischer Individualismus und historische Analyse", in K. ACHAM, W. SCHULZE (éd.), *Teil und Ganzes. Zum Verhältnis von Einzel- und Gesamtanalyse in Geschichts- und Sozialwissenschaften*, Munich, 1990, p. 219-239.

⁴⁷ C. MEIER, *Res publica amissa*, p. XXV et suiv.

ceux qui les ont précédés, et notamment de ceux qui furent réalisés autour de Jean-Pierre Vernant et de Pierre Vidal-Naquet, c'est avant tout le traitement conséquent des problèmes du savoir nomologique dans le cadre de l'histoire⁴⁸. Chez Weber, le concept de savoir nomologique désignait la « connaissance des régularités causales » et était présenté comme la condition pour associer des conséquences concrètes avec des causes déterminées⁴⁹. Christian Meier étend consciemment ce concept au « fonds de conceptions générales de base auxquelles nous avons l'habitude de renvoyer ce que nous avons à connaître, à comprendre, à mettre en ordre et à juger⁵⁰ ».

À dire vrai, je doute que cette extension obéisse vraiment à l'exigence weberienne de « concepts clairs⁵¹ ». De manière intéressante, Meier utilise entre autres ce concept étendu pour compléter, à partir de l'Antiquité, la conception weberienne du processus de rationalisation occidentale⁵². Ce faisant, sa lecture de Weber se rapproche sans crier gare de l'interrogation dont Wilhelm Hennis a fait la problématique centrale de Max Weber, celle portant sur les « types d'humanité » (*Menschentum*)⁵³. Soit dit en passant, l'interprétation de Weber par Sternberger est alors définitivement reléguée aux oubliettes, car Weber est ainsi réintégré à la vieille tradition européenne de la pensée politique.

Dans la perspective de l'histoire universelle en revanche, le cœur du débat avec Weber réside pour Christian Meier dans la question de savoir où et quand l'Europe s'est engagée dans la voie si particulière qui a été la sienne. Pour Meier, cela s'est clairement fait dans l'Antiquité, à Athènes. Sur ce point, Max Weber avait certes « pris en compte l'Antiquité, mais il ne l'a fait que de manière accessoire, afin de déterminer plus précisément le rôle de la ville médiévale, c'est-à-dire plutôt dans une perspective comparatiste et typologique⁵⁴... ».

Abstraction faite d'un tout autre facteur, qui ne remonte pas moins loin, celui du legs des prophètes juifs au processus occidental de rationalisation, je ne suis pas sûr que le rôle de la *polis* antique (et ensuite celui du droit romain) ait été pour Weber, de ce point de vue, si secondaire. Je pense qu'il aurait donné raison à Christian Meier en ce qui concerne l'importance de l'Antiquité, vraisemblablement en parlant un langage plus rationnel et neutre que celui de la métaphore d'Antée qu'il emploie à la fin de son essai sur « les causes sociales du déclin de la civilisation antique » (1896) : celle de ce géant « de la mythologie grecque qui retrouvait de nouvelles forces chaque fois qu'il touchait

⁴⁸ C. MEIER, *Die politische Kunst der griechischen Tragödie*, Munich, 1988, p. 242.

⁴⁹ M. WEBER, "Objektivität", p. 192 ; citation p. 179 [trad. J. Freund p. 173-174, citation p. 158, trad. modifiée].

⁵⁰ C. MEIER, *Von Athen bis Auschwitz. Betrachtungen zur Lage der Geschichte*, Munich-Vienne, 2001, p. 206. Cf. tout le passage p. 206-209.

⁵¹ M. WEBER, *Agrarverhältnisse*, p. 279 (p. 393 dans l'édition française).

⁵² C. MEIER, *Von Athen bis Auschwitz*, p. 166.

⁵³ W. HENNIS, *Max Webers Fragestellung. Studien zur Biographie des Werks*, Tübingen, 1987.

⁵⁴ C. MEIER, *Von Athen bis Auschwitz*, p. 44.

le sein de sa mère la terre», qui, «avec la résurrection de la ville au Moyen Âge, grâce à la division libre du travail et au commerce, avec l'émergence de la liberté bourgeoise et la suppression des contraintes exercées par les autorités intérieures et extérieures de l'âge féodal, rendues possible par le passage à l'économie politique (*Volkswirtschaft*)», se releva armé de forces nouvelles et «éleva le testament spirituel de l'Antiquité à la lumière de la civilisation bourgeoise moderne⁵⁵».

Weber ne cherchait pas tant à déterminer quel fut le point de départ de l'évolution particulière de l'Occident qu'à analyser certains moments de cette évolution, certaines étapes selon lui cruciales, soit qu'une nouvelle direction fût prise, soit qu'on restât sur les mêmes rails. Si l'on compare de ce point de vue le rôle de la cité antique autonome chez Max Weber et Christian Meier, alors il apparaît clairement que «l'évolution particulière de l'Europe» (*Sonderentwicklung*) ne saurait être réduite à un seul fil. Elle s'est faite à plusieurs niveaux, sans que ces niveaux fussent synchronisés : dans le domaine du politique et de la pensée politique d'une part, et dans le domaine de l'économie, des comportements économiques, des formes d'entreprise et du rapport au travail, d'autre part – même sans parler d'autres domaines –, les grandes bifurcations n'ont pas été prises au même moment. Formulé de manière aussi générale, personne ne le contestait. Mais on reste souvent tenté de prendre la partie pour le tout et de surestimer l'importance de la «théorie» qui n'est, selon Weber, rien de plus, mais aussi rien de moins que «l'élaboration rationnelle des concepts, des types et des systèmes⁵⁶».

Ici, Weber parle la langue de l'économiste et du sociologue. À mon avis, l'historien Christian Meier ne formulerait pas les choses de la même manière, même si en pratique c'est certainement vers cela qu'il tend lui aussi.

HINNERK BRUHNS

*Directeur de recherche au CNRS
Centre de recherches historiques
54, Bd Raspail
75270 Paris cedex 06
bruhns@msh-paris.fr*

⁵⁵ M. WEBER, "Die sozialen Gründe des Untergangs der antiken Kultur" (1896), in *Gesammelte Aufsätze zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, p.310 et suiv. ["Les causes sociales du déclin de la civilisation antique", in *Économie et société dans l'Antiquité. Précédé de: Les causes sociales du déclin de la civilisation antique*. Introduction de H. Bruhns. Paris, Éditions La Découverte, 1999, p.82-83].

⁵⁶ W. SOMBART, M. WEBER, "Erklärung", *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* (ASSP) 44, 1917, p.348. La citation se rapporte ici à «ce qu'on appelle "théorie" dans le cadre de l'économie politique».